

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 76 (1931)
Heft: 9

Artikel: Nos grandes manœuvres : ce qu'elles sont : ce qu'elles pourraient être
Autor: Cerf, A.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-341384>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Nos grandes manœuvres. +

Ce qu'elles sont.
Ce qu'elles pourraient être.

I. CE QU'ELLES SONT.

En mai 1927, dans un article de la *Revue militaire suisse* intitulé : « Autour des leçons de la guerre », le général Rouquerol a fait une intéressante comparaison entre les manœuvres françaises exécutées après 1871 et celles qui précédèrent le drame de 1914. Instruits par les leçons de l'expérience, les Français organisèrent d'abord leurs exercices de combat « avec le souci constant de n'omettre aucun détail, de n'éviter aucune des fatigues que l'on pourrait trouver dans la réalité ». Mais tout s'oublie vite. A la veille de 1914, les grandes manœuvres françaises étaient tombées dans le formalisme et le tableau. « Aucun compte n'était plus tenu du temps nécessaire à l'artillerie pour préparer son tir et l'exécuter ; les mitrailleuses ne tenaient pas plus de place dans les critiques qu'un simple peloton. « En résumé, conclut le général Rouquerol, on négligeait dans les grandes manœuvres, c'est-à-dire dans l'instruction d'ensemble de l'armée, trois éléments dont l'importance avait été mise en lumière en Mandchourie et qui devaient tenir dans la guerre mondiale une place plus importante encore : *le canon, la mitrailleuse et la tranchée* ».

Au mois d'août 1914, les belligérants ont payé cher leurs erreurs tactiques, leur oubli des réalités de la guerre. A Mulhouse, Morhanges, Sarrebourg, dans les Ardennes et à Charleroi, par exemple, la fleur des armées françaises fut fauchée pour avoir évolué sur ces champs de bataille comme on le faisait sur le terrain des manœuvres de 1913. Et si nous,

Suisses, étions entrés alors en campagne, quel pour cent de nos miliciens aurait pâti des erreurs issues de nos manœuvres traditionnelles ?

L'expérience a servi à nos voisins, mais à nous ? Où en sommes-nous treize ans après la guerre ? N'avons-nous pas une tendance à oublier des leçons que nous n'avons pas vécues ? Ne renouvelons-nous pas les errements évoqués par le général Rouquerol ? Rappelons-nous nos exercices de combat, théoriques et pratiques, effectués dans les années qui suivirent immédiatement le grand drame mondial. La préoccupation dominante était de ne rien faire qui ne fût strictement conforme aux réalités du champ de bataille. On ne concevait pas qu'une attaque d'infanterie, petite ou grande, pût s'emmancher et réussir sans préparation méthodique, sans la collaboration minutieusement réglée de l'artillerie. Nos cours de répétition d'alors, qui s'inspiraient de ces sages directives, promettaient d'excellents fruits. En 1923, par exemple, on en était arrivé au stade de l'exercice de combat du R. renforcé contre R. combiné, et ceux qui ont suivi ces expériences de près se rappellent que les évolutions de nos troupes laissaient une tout autre impression que ce que nous voyons aujourd'hui sur nos champs d'exercice.

Hélas ! en 1924 déjà, la reprise des grandes manœuvres d'antan vint tout compromettre. Au 1^{er} C. A., pour ne citer que ce que nous connaissons bien, l'exécution des tâches, toutes faites de mouvements précipités, eut des conséquences déplorables. Ce fut un fiasco dont on aurait dû tirer les conséquences qui s'imposaient. Les officiers de troupes aussi bien que les instructeurs virent avec regret leur travail détruit, leurs efforts antérieurs annihilés. Pendant que l'expérience se répétait aux deux autres C. A., les troupes du 1^{er} C. A. essayèrent, dans des cours de détail, de réparer les dégâts, de redresser les erreurs qui s'étaient donné libre cours sur le champ de manœuvre. Mais le temps manquait, et toute notre tactique de combat en resta faussée. L'expérience fut renouvelée quatre ans plus tard et, de nouveau, on constata que les traditions antérieures à 1914 remplaçaient peu à peu les procédés rationnels issus des enseignements de la dernière

guerre. Ceux de nos officiers qui ont participé aux manœuvres de 1929 et 1930 de la 2^e, puis de la 1^{re} division, ou qui les ont suivies de près, savent à quoi s'en tenir. S'il en est qui gardaient quelques illusions, ils les auront perdues à la lecture de l'historique des manœuvres de ces divisions, établi par le Cdt. du 1^{er} C. A. Ils y ont trouvé une longue liste de manquements, de lacunes de toutes sortes, imputables, comme nous le verrons, bien plus au système des manœuvres qu'aux chefs ou aux troupes. Bien qu'il nous déplaie d'insister sur ce chapitre, nous sommes obligés, pour les besoins de notre cause, d'en citer quelques passages. Nous les empruntons à un commentateur averti, le colonel Feyler, qui les a résumés ainsi : « On retire plus spécialement deux impressions générales de la lecture de l'historique (2^e div.). L'une est que nous facilitons trop la tâche dans nos exercices du temps de paix, que nous sommes portés à nous imaginer les réalités de la guerre moins brutales, et la conduite des troupes placées dans ces réalités plus aisées qu'elles ne sont. De là, des dispositions insuffisamment réfléchies ou raisonnées, superficielles, dont le champ de bataille aurait tôt fait de trahir les lacunes... — La seconde impression est que les chefs, quelle que soit d'ailleurs leur place dans la hiérarchie, omettent facilement la diversité des armes qu'ils ont à leur commandement, ainsi que leur obligation d'harmoniser leurs mouvements avec ceux de leurs voisins. — Conséquences ? Une coordination imparfaite des moyens de combat, et une imparfaite liaison entre participants à une opération commune. »

Et, après avoir reproduit de nombreux extraits du rapport du col. cdt. de corps Sarasin, il ajoute : « A ces remarques, on pourrait en ajouter d'autres du même genre, qui toutes conduisent à cette même conclusion, que nombreux sont les officiers qui ne songent pas *aux réalités de la guerre*. On remarquera aussi que les exemples que nous avons glânés dans l'historique intéressent toutes les armes, fantassins, cyclistes, dragons, artilleurs. Aucun n'a le monopole de l'erreur ; toutes y participent, d'où cette observation générale qu'une même lacune de l'instruction règne sur toutes nos places d'armes, nous intéresse tous, à quelque formation que nous apparte-

nions, et demande en conséquence à être corrigée partout ¹ ».

— Oui, mais après avoir lu ce réquisitoire sévère, on se demande : Que reste-t-il de bon de ces évolutions militaires ? Peu de choses, et les quelques phrases laudatives finales, destinées à adoucir l'amertume de la pilule, ne trompent personne. En tout cas, le lecteur regrette de ne pas apprendre en quoi consiste « le progrès que les manœuvres ont certainement permis de constater dans l'instruction générale ». Et, bien que l'éminent rapporteur affirme que « nous avons beaucoup de raisons d'être satisfaits », un grand nombre d'intéressés prétendent, eux aussi, avoir des raisons de ne l'être guère ! Quoi qu'il en soit, l'historique des manœuvres de la 2^e division a provoqué de vives récriminations, et, répétons-le, celui des manœuvres récentes de la 1^{re} division, rédigé avec la même rude franchise, en provoquera également encore ! ² Tout cela serait fort regrettable s'il n'en devait sortir quelque chose de bon. Un fait certain, c'est que le mal réside dans notre système de manœuvres et que c'est bien lui qui doit être « limogé ». — Comment en douter quand on apprend par le directeur des manœuvres précitées que « partout on s'est donné de grand cœur à sa tâche, on a fourni de gros efforts dans un bon esprit ! »

Cela est indiscutable. Nous avons vu à l'œuvre beaucoup d'excellents officiers. Etant donné les circonstances dans lesquelles ils se sont trouvés, nous prétendons qu'il eût été bien difficile à qui que ce soit de faire mieux.

Nous ne parlons que de ce que nous avons constaté au 1^{er} C. A. Ailleurs, dans les deux autres C. A., les mêmes causes ont dû produire les mêmes effets. Si nous en croyons des camarades bien renseignés, le mal est plus général qu'on ne pense, et même des officiers étrangers, bons connaisseurs en la matière, ne nous ont pas caché leurs appréciations. Certes, ceux que nous invitons bénévolement à assister à nos manœuvres se gardent bien de dévoiler leurs impressions. Autrefois, quand elles étaient favorables, ils ne manquaient pas de nous les

¹ R. M. S., août 1930. Voir aussi les sévères conclusions de l'article du colonel L... : L'historique des manœuvres de la 1^{re} division (R.M.S. juillet 1931).

² L'historique des manœuvres de la 1^{re} Division a paru en mai 1931. (Réd.)

communiquer sous une forme flatteuse. Aujourd'hui, plus de compliments, et pour cause ! Pourtant l'un d'eux, un lieutenant-colonel allemand, Rudolf zu der Luth, qui n'est pas tenu à la même réserve, nous a dit quelques bonnes vérités dans un livre très connu en Allemagne : « *Die Schweiz — Ihre Militärpolitische Lage vor und nach dem Weltkriege. Das eidgenössische Milizsystem* ¹. » Chez nous, on a fait au tour de ce livre la conspiration du silence. Il vaudrait mieux réfuter ses critiques ou remédier aux lacunes qu'il nous signale. Voyons-en quelques-unes.

Nous n'avons hélas ! que l'embarras du choix :

« Au cours de différents exercices, j'ai constaté que l'infanterie suisse s'en tient encore partiellement aux anciennes méthodes de combat. On méconnaît l'intervention dans la bataille des engins modernes, tels que tanks, avions, lance-mines, et leur collaboration n'est pas prévue dans les plans de combat. — Jusqu'à l'ouverture du feu, l'attaque suisse se développe conformément aux expériences de la guerre ; ensuite elle en reste à la tactique des vagues et des masses (Massen- und Wellentaktik). L'assaut proprement dit s'effectue comme au temps d'avant-guerre. Les hommes semblent ignorer totalement l'emploi des grenades. »

Puis, après avoir énuméré quelques critiques qui concernent spécialement les troupes des 1^{re}, 2^e et 6^e divisions, aux manœuvres desquelles il a assisté, le colonel allemand ajoute :

« A tous ces exercices, on a pu constater que les phases de l'attaque étaient beaucoup trop écourtées, c'est-à-dire qu'elles se déroulaient dans des conditions de temps ne correspondant nullement à la réalité. On ne doit pas oublier que, depuis la guerre mondiale, les conceptions de temps et d'espace se sont totalement modifiées.

» *Nous vivons au temps de la stratégie rapide et de la tactique lente.* »

Ce dernier aphorisme surtout est à retenir. Nous verrons que c'est parce qu'on l'ignore chez nous que beaucoup de choses clochent dans nos grandes manœuvres. Cela dit, avouons

¹ (Verlag Offene Worte Berlin). Voir notice bibliographie R. M. S. 1925, page 604. (Réd.).

carrément que notre zoïle allemand a vu clair. Même en faisant la part de l'exagération et d'une certaine méconnaissance des conditions spéciales de notre armée de milices, on doit admettre que ses appréciations sont difficilement réfutables. Qu'elles chatouillent désagréablement notre amour-propre, rien d'étonnant : nous sommes si peu habitués aux critiques sincères et désintéressées ! Mais rappelons-nous le proverbe : « La vérité écorche les oreilles ; la flatterie les allonge. » Entre ces deux alternatives, notre choix ne doit pas être douteux. Soyons reconnaissants envers ceux qui, par devoir, par sympathie, ou même antipathie, nous « écorchent les oreilles » avec de dures mais salutaires vérités !

Nous pourrions multiplier les citations, évoquer de nombreux articles parus récemment dans notre presse militaire, appeler à la barre des témoins compétents dont nous avons entendu les doléances.

A quoi bon ? En voilà assez pour éclairer notre lanterne. Résumons en disant que nous faisons de grandes manœuvres comme il y a vingt ans, sans tenir compte des réalités de la guerre moderne. Bien que nos derniers règlements s'inspirent de ces réalités, pratiquement nous les ignorons. Il y a divorce chez nous entre la théorie et la pratique. Conséquence : toute notre instruction militaire pâtit de cet état de choses.

Il faut donc : ou bien supprimer nos grandes manœuvres au profit des cours de détail, ou bien les améliorer, les transformer complètement. Nous excluons la première solution. A notre avis, les manœuvres sont nécessaires, non seulement pour exercer la coopération de toutes les armes sur le champ de bataille, mais aussi pour permettre aux chefs supérieurs et à leurs états-majors de s'instruire dans le maniement des grandes unités. Dans ce domaine, les cours tactiques ne remplacent pas, ils complètent. Sans la pratique qui vérifie les possibilités d'exécution, la théorie risque d'aboutir à de graves erreurs et à de dangereuses illusions.

Il nous reste donc la seconde solution : la réorganisation des grandes manœuvres et leur adaptation aux exigences de la guerre moderne. C'est à cette solution que se sont arrêtés, avec raison, les chefs responsables de l'instruction de notre

armée. Nous y revenons pour apporter, dans la seconde partie de cette étude, notre part de suggestions et de propositions destinées à la réalisation de cette importante réforme :

« Pour convaincre, critiquer ne sert de rien, c'est construire qu'il faut. »

Trêve de critiques. Passons au plan de construction.

II. CE QUE NOS MANŒUVRES POURRAIENT ÊTRE.

ARMEMENT.

Pour accomplir sa tâche sur le champ de manœuvres comme sur le champ de bataille, notre armée doit être outillée et instruite selon les enseignements de la dernière guerre.

Cet axiome prime toutes les autres considérations. Nous n'avons pas le droit d'ignorer ces enseignements, de nous faciliter la tâche, de prendre nos désirs pour des réalités. Or, un des enseignements incontestés de la guerre, c'est l'importance considérable de l'outillage. L'instruction française sur l'emploi tactique des grandes unités débute ainsi : « Le fait saillant de la guerre est, à coup sûr, le progrès réalisé dans l'armement des troupes. » Avons-nous dans ce domaine réalisé les progrès que la nécessité comporte ? Non, car nos moyens financiers ne nous le permettent pas. Cependant, avec le colonel Lecomte et beaucoup d'autres, nous affirmons que « si nous n'avons pas un certain minimum de cet armement, nous sommes par avance voués à la défaite. Toutes les belles phrases proclamant la supériorité de l'homme sur le matériel n'y changeront rien ¹. »

Certes, en fait d'armement nous avons amélioré ce qui pressait le plus et probablement ce que nous avons pu. Nous avons réussi à créer une aviation de chasse, à doter notre infanterie de fusils mitrailleurs. C'est fort bien ! Mais quels sont encore nos besoins les plus urgents ? Que nous manque-t-il surtout ? — Des engins dont l'absence dans les rangs de notre infanterie fausse gravement toute sa tactique de combat.

Il manque à notre infanterie des armes qui lui permettent :

¹ (R. M. S., juillet 1922). « L'avenir de notre armée ». (Réd.).

a) d'accomplir ses tâches immédiates sans attendre le secours problématique de l'artillerie de campagne ;

b) de se défendre elle-même contre les chars d'assaut, tanks et autres engins blindés qui, actuellement, peuvent l'attaquer sans aucun risque.

On se figure naïvement chez nous qu'on peut lutter avec des expédients contre ces engins redoutables, dont les armées européennes sont abondamment pourvues. Ou bien l'on compte pour cela sur notre modeste artillerie, à laquelle on prétend confier des tâches aussi multiples qu'inexécutables. Exemple : l'infanterie se trouve-t-elle brusquement en face de résistances sérieuses — et Dieu sait s'il y en a, sous forme de nids de mitrailleuses ! — vite on appelle l'artillerie au secours. Et comme ce secours ne peut jamais intervenir dans le délai voulu, tout le monde se plaint des défectuosités de *la liaison*, de cette fameuse liaison entre artilleurs et fantassins qui n'a jamais fonctionné qu'en théorie dans les cours tactiques ! Y a-t-il encore des gens chez nous qui ne sachent à quoi s'en tenir après les innombrables expériences qui ont été faites ? Si oui, qu'ils lisent l'excellent article du major Dubois : *La liaison de l'infanterie avec l'artillerie* ¹. Ils apprendront que la liaison entre les deux armes est une chose extrêmement difficile, demandant du temps et des moyens qui font presque toujours défaut. Les officiers qui ont participé à la guerre assurent que, même quand la liaison joue, il faut compter 1 à 2 heures pour transmettre une demande d'appui de feu de la première ligne aux batteries. Et, avec un autre bon connaisseur, Jean Fleurier, nous concluons que le problème restera insoluble « tant que l'organe destructeur ne sera pas actionné directement par l'infanterie ».

Et que dire de notre défense contre les innombrables chars d'assaut, tanks, autos blindées, qui surgiront de toutes parts, isolés ou groupés, sur les champs de bataille de l'avenir ? Nous avons trop tendance à considérer notre terrain comme impraticable aux chars de combat. Il est prouvé qu'actuellement ceux-ci peuvent circuler partout, même en montagne.

¹R. M. S., juillet-août 1929.

Alors ? — Si nos fantassins constatent que les projectiles bien ajustés de leurs fusils et mitrailleuses se pulvérisent inutilement sur les carapaces de ces monstres inconnus, ce sera le découragement, l'épouvante, la panique... et leurs suites mortelles. Vouloir nier ces éventualités, c'est se payer de mots, manifester une incompréhension totale de la nature humaine.

Heureusement, chez nous, les yeux s'ouvrent enfin ! La forte étude du capitaine Däniker, « Les armes d'accompagnement » de l'infanterie¹ a convaincu bien des incrédules. Et, sans méconnaître d'excellents articles sur le même thème publiés dans nos périodiques militaires, nous mentionnerons encore le remarquable livre du colonel div. Sonderegger « Infanterie-Angriff und Strategische Operation² ». On a reproché non sans raison à ce maître en la matière de préconiser l'alourdissement de notre infanterie et de compliquer à l'excès son instruction et sa conduite. C'est que l'auteur projette d'équiper nos troupes en vue de l'attaque et de la rupture de fronts stabilisés. De pareilles tâches offensives seront, évidemment, l'exception pour notre armée destinée avant tout à barrer la route à l'envahisseur. Soyons plus modestes et allons au plus pressé.

Il nous faut :

1^o Un canon d'infanterie, léger, démontable, à tir rapide, de 30 à 50 mm. de calibre, pour lutter efficacement contre les engins blindés et les nids de mitrailleuses. L'arme existe chez nous, en divers modèles. On en fabrique d'excellents à Soleure... pour l'étranger. Laissons à notre Service technique le soin de choisir en parfaite connaissance de cause, comme il l'a fait pour le fusil-mitrailleur. Mais les tergiversations ont assez duré !

Instruites par l'artillerie, les nouvelles formations pourraient être rattachées aux régiments d'infanterie, à raison de quatre pièces par régiment. Au combat, les pièces seraient réparties entre les bataillons pour satisfaire aux demandes de la ligne de feu.

2^o Par compagnie de mitrailleuses, deux ou trois mitrail-

¹ Voir R. M. S., janvier, février, mars, avril 1929. (Rééd.).

² Edition Huber et Co., Frauenfeld, 1929.

leuses lourdes, montées, équipées et approvisionnées en munitions spéciales pour agir contre les avions, blindés ou non, volant bas.

3^o Par division, deux ou trois chars de combat, tanks de petite ou de moyenne grandeur. Ces engins, que l'on trouve à profusion dans les armées modernes, seraient, chez nous, moins destinés à entreprendre des tâches offensives de grande envergure qu'à familiariser et à dresser nos troupes à la lutte contre eux. Pour cela, on les répartirait sur toutes nos places d'armes et lors des manœuvres importantes, ils seraient groupés et attribués au parti offensif représentant l'envahisseur. Leur intervention sur nos champs d'exercices provoquerait de salutaires expériences et atténuerait le terrible effet de surprise que produit toujours, du moins sur l'adversaire qui ne les connaît pas, l'apparition de ces redoutables engins.

— Et la dépense, dira-t-on ?

L'objection est connue puisqu'elle se répète chaque fois qu'il s'agit de réaliser un perfectionnement dans notre défense nationale. Elle n'a heureusement pas prévalu lors de l'introduction du fusil-mitrailleur et de la création de notre aviation de chasse. Il en sera de même dans le cas particulier. Quand notre peuple est bien renseigné sur la nécessité du sacrifice qu'on lui demande, il n'hésite pas, car il sait qu'en définitive il y va de sa destinée. *Salus Patriae suprema lex esto !*

On nous pardonnera d'avoir allongé ce chapitre au risque de sortir de la question qui nous occupe. C'est que les acquisitions préconisées nous paraissent être étroitement liées aux exigences de la guerre, et, par conséquent, à l'évolution de la tactique de notre infanterie. Si l'on devait en contester l'urgente nécessité, mieux vaudrait renoncer à réformer sérieusement nos archaïques grandes manœuvres.

(A suivre).

Colonel A. CERF.
